

Rendez-vous de la pensée protestante

Paris, 29-30 juin 2019

Jean-Luc Rolland, Xavier G. Rousset

Faculté adventiste de théologie

*

D'éminents théologiens ont publié de remarquables essais sur la création artistique¹. À leur suite, notre thèse s'intéresse à une possible relation entre l'art et la théologie, particulièrement à la réception théologique de l'art, qu'il s'agisse ou non d'une œuvre considérée comme religieuse.

Dans quelle mesure une œuvre d'art peut-elle, d'une part, au-delà de sa beauté ou à travers elle, éveiller une réflexion de nature théologique chez son admirateur ? Est-il concevable, d'autre part, de considérer l'art comme une discipline théologique, de l'enseigner au même titre que l'exégèse, la sociologie religieuse, l'herméneutique, l'histoire, la systématique ? Est-ce bien utile et de quelle manière ? Que peuvent avoir de commun la pratique de l'art et une science religieuse discursive et analytique ? La théologie peut-elle générer des œuvres créatives ; peut-elle, elle-même, revêtir une forme artistique ?

Cette thèse est rédigée à partir de ce que nous sommes, du monde dans lequel nous œuvrons et vivons notre foi et, à ce titre, elle demeure un simple témoignage. En aucune manière un diagnostic et encore moins une médication. Le rêve, peut-être, d'une théologie qui bien évidemment analyse, observe, recherche, élabore mais également s'émerveille, savoure et donne à goûter.

L'art au-delà de la décoration

L'art doit-il se réduire à orner, illustrer et en définitive répéter un connu, un déjà su ? Si la musique occupe une place impressionnante dans l'œuvre de Luther, le Réformateur la loue pour son utilité plus qu'il ne la considère comme un *locus* théologique. L'art ne peut se réduire à un instrument, à une sublime décoration au service de la théologie, capable de transmettre ce qui se dit déjà autrement, ainsi limité à son utilisation, notamment liturgique. L'œuvre n'est pas un simple divertissement, voire une imitation de ce qui existe déjà. Il crée un monde nouveau. La théologie gagnerait à s'intéresser davantage à l'art, non en tant que théologie qui le concerne, analytique de

¹ Notamment Paul Tillich, Hans Küng, Karl Barth, Dietrich Bonhoeffer, Henri De Lubac, Yves Congar, Karl Rahner, Hans Urs von Balthasar, Rowan Williams, Jérôme Cottin.

l'art, mais bel et bien un art en soi théologique. Nous croyons en effet la création artistique utile à la théologie, si ce n'est indispensable. Une théologie impliquée par l'art, qui s'en nourrit plus qu'elle ne l'évoque ou n'en fait l'examen. Une discipline, un lieu, une fenêtre de la théologie susceptible d'enrichir la connaissance au-delà de l'expertise, de la science, de la dimension notionnelle.

Le premier des artistes, c'est Dieu

Dieu lui-même ne se présente-t-il pas comme un artiste, quand il crée un monde (Genèse 1 -2 : 4) parfaitement symétrique, chaque jour trouvant son correspondant, à l'exception du septième ? Ce jour unique introduit comme une irrégularité dans l'ordonnement de l'ensemble, comme un grain de beauté amplifiant la valeur esthétique d'un visage aux traits réguliers. Plusieurs psaumes (19, 33, 65...) nous invitent à contempler la Création, comme on contemplerait un tableau à la structure complexe. Dieu, répondant à Job (38-41), dans la tempête, lui dresse le catalogue flamboyant de ses réalisations : le style dans lequel il s'exprime donne à voir la profondeur de l'ignorance de Job, malgré son expérience souffrante. Dieu place l'homme dans son jardin afin de le cultiver et le garder (Genèse 2 : 15). L'homme acquiert une responsabilité vis-à-vis de la Création, qui le place non seulement comme une espèce de gestionnaire, mais encore comme continuateur de l'œuvre de Dieu. C'est par l'acte créateur que Dieu pose son premier rapport au monde : que serait une théologie qui échouerait à créer, elle-même ? Car, discours qui se veut rendre compte de Dieu, tel qu'il se donne à appréhender et tel que l'homme l'appréhende, la théologie pourrait demeurer incomplète, si elle refusait, ou négligeait de faire œuvre créatrice, propre à susciter elle-même d'autres créations. Les auteurs bibliques eux-mêmes ont manifestement considéré que la théologie allait de pair avec la création artistique : on ne peut nier les qualités littéraires d'un évangile de Matthieu, lesquelles ne diminuent en rien sa profondeur théologique. Bien plus, l'œuvre artistique en suscite d'autres : la *Passion selon saint Matthieu* de Bach (1727) en est un exemple magistral ; l'art appelle l'art et offre des possibilités infinies de renouvellement, approfondissement, réappropriation, reformulation, hommage, exercice d'admiration et bien d'autres encore. Donnons-nous la peine de comparer l'œuvre biblique avec une littérature tout entière orientée vers le concept et demandons-nous combien d'opéras, tirés des traités d'Aristote, ou combien de sculpteurs se sont emparés des œuvres mathématiques d'Isaac Newton ? Les écrits des savants montrent la cohérence de l'univers, mais ils s'arrêtent à une description, la plus exacte possible, des choses telles qu'elles sont ; la théologie tient sa part de scientificité en ce qu'elle cherche à toujours mieux approcher les textes, les temps, bibliques et ecclésiaux. Mais elle ne ferait que la moitié du chemin, si elle s'en tenait là, rendant compte de la rencontre entre un Dieu en quête de l'homme, mais n'ouvrant pas d'espace à la possibilité d'une telle rencontre.

Un langage universel

Le théologien peut doublement croire... en l'art. En sa géniale aptitude, certes, mais aussi en une pratique de la foi et de la théologie à travers lui, par son moyen. Le langage de la création artistique a le don de rejoindre divers destinataires, du théologien à l'amateur d'art étranger à la théologie, qu'il serait difficile d'atteindre sans lui, dans une forme et un monde qui leur parlent. La capacité de prolonger une parole limitée à la suggestion de l'ineffable, en conduisant l'admirateur bien au-delà du vu et de l'entendu. Nous discernons une forme de prophétisme propre à l'œuvre d'art, dans sa compétence pour exprimer, sans le dire, certaines réalités autrement inexprimables. Et le faire à sa manière, comme aucun autre chemin de connaissance ne peut, à nos yeux, le prétendre. Parlant peu, le plus souvent silencieusement, pour dire beaucoup. Comme la métaphore, l'œuvre rejoint l'admirateur dans un processus d'appropriation qui l'ouvre à un ailleurs qui le révèle autre que ce qu'il pensait être (P. Ricœur). Comprendre aide à se comprendre devant l'œuvre. Non en lui imposant sa propre capacité finie de comprendre mais en s'exposant à l'œuvre et en recevant d'elle un soi plus vaste. En ce sens, notre thèse invite à une théologie plus attentive au monde de l'art. Non seulement pour raisonner à son sujet, mais aussi pour s'en nourrir.

Une quête fondamentale

L'art répond à une aspiration humaine fondamentale –telle est la thèse que nous risquons, du moins. La recherche artistique ne peut donc, tôt ou tard, faire l'économie de la question de l'absolu –qu'un croyant identifierait peut-être à une confrontation de l'artiste avec Dieu. Quoi qu'il en soit, nous constatons que, d'une part, l'être humain est placé devant le besoin d'aménager son espace vital par son travail et que, d'autre part, s'il est tributaire de toutes sortes d'héritages (familiaux, claniques, génétiques...) il ne saurait reproduire à l'identique ce qui s'est déjà fait, avant lui. Une part importante de ses réalisations passe, ou s'accomplit par les relations interpersonnelles. L'art est une réponse, un moyen de satisfaire, au moins en partie, ces nécessités. L'art biblique, en particulier, assume les domaines des relations avec Dieu et avec les humains. Quand l'évangile de Jean affirme que les signes produits par le Christ « sont écrits pour que [le lecteur croit] que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et que, par cette foi, [le lecteur ait] la vie en son nom » (Jean 20 : 30b-31), il établit la possibilité d'une relation, sinon nouvelle, du moins autre, avec Dieu, mais aussi avec son lecteur qui se trouve soudainement intégré, s'il le désire, dans la grande communauté des croyants. Une telle affirmation est théologiquement très chargée, mais l'évangile de Jean ne fait pas que signaler la réalité de la vie offerte par la foi au nom du Christ, il produit dans le lecteur une vision renouvelée, voire complètement nouvelle, de ce que peut être sa place vis-à-vis de Dieu, vis-à-vis des autres et, finalement, vis-à-vis de lui-même. Alors que l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau a ouvert la sensibilité

européenne et occidentale à une certaine esthétique de la nature, alors que l'œuvre de Gustave Flaubert a mis en lumière l'universalité de la bêtise, la Bible, comme œuvre d'art, a vocation, aujourd'hui plus que jamais, à élargir le champ de la conscience humaine et la théologie à se faire la continuatrice, la prolongation de cette ouverture. Les études menées sur l'évangile de Marc, par exemple, au cours de ces dernières décennies ont permis de mettre en lumière toute la finesse ironique qui traverse cette œuvre, sans qu'aucune d'entre elles, à notre connaissance, ne reprenne cette ironie à son compte. À la lecture du deuxième évangile, on s'aperçoit qu'être disciple du Christ, c'est bien peu de chose, mais une étude qui ne restitue cette réalité que sous l'angle conceptuel, donne naturellement au lecteur à penser qu'il est bien au-dessus de cela, ou que le texte ne le concerne pas. Il y a ici une distance instaurée avec le sujet traité qui n'a rien de salutaire, là où un simple pastiche, pour prendre un genre facile, donnerait déjà à faire douter le lecteur, voire à l'amener à se demander s'il n'est pas lui-même le « dindon de la farce », la cible de cette ironie. La distance n'est plus, dès lors, prise avec le texte, mais avec soi-même, condition pour que la possibilité de devenir autre se traduise en une réalité nouvelle.

Une éducation au mystère

L'art est à la merci de paraphrases, de réécritures, de reconstructions dans des langages étrangers à celui de l'artiste peintre, du cinéaste, du compositeur, du bâtisseur de Notre-Dame, du poète, de l'écrivain biblique. Au risque d'appauvrir et d'enlaidir leur œuvre par des mots qui visent à la traduire. Aux prises avec des interprétations et des intuitions apparaissant parfois avoir la compétence de la traduire infailliblement, elle semble vulnérable. Le *Requiem* de Mozart (1791) serait-il *paraphrasable* ? L'insuffisance de tout absolu dogmatique est dans la constitution même de toute création artistique. Approcher les écrits bibliques comme des œuvres d'art, dans l'émerveillement et le respect, développe chez l'admirateur une sensibilité à de possibles risques et pathologies de la croyance, notamment de récupération et d'instrumentalisation des récits fondateurs sur lesquels elle prétend se fonder. En un temps de crispation identitaire, de croyance fondamentaliste, de conceptualisation de la foi et parfois même de la science religieuse, la création artistique devient ainsi une aide précieuse pour l'éducation des croyants et des ecclésiastiques. La place considérable et intentionnelle du langage artistique dans la Bible constitue un témoignage éloquent. Sa fonction essentielle n'est pas de véhiculer des axiomes objectifs, mais d'offrir des horizons de sens, des intuitions qui permettent au lecteur / admirateur de respirer en toute liberté dans sa réflexion et appellent à honorer et à respecter l'artiste, son souffle. Le monde que l'œuvre d'art déploie rayonne des significations qui résistent à une compréhension exclusivement rationnelle. Ce monde n'est pas un simple objet d'analyse, il ne s'épuise pas dans le savoir. Il fait bon s'émerveiller, l'art offre de ce point de vue une belle éducation à une lecture et à une théologie

non exclusivement conceptuelle. L'œuvre invite à une communion et à une participation du sujet à un monde qui se donne tout d'abord à éprouver avant d'être mis en lumière (M. Edwards). Être à l'écoute d'une œuvre d'art est avantageux pour l'apprenti théologien comme pour la pratique religieuse, en ce sens qu'elle éveille et prépare à accueillir les textes fondateurs comme des chefs-d'œuvre, qui donnent à penser en laissant libre l'admirateur dans son écoute, sa lecture, de choisir sa propre place. Et d'en changer librement, en conscience. Capable de les conduire, affranchis de toute tutelle, sur un autre terrain, un au-delà de l'œuvre d'art, un inouï. Par des moyens qui la rapproche de la métaphore, par sa démesure, son extravagance. Pour mieux exprimer le réel. La création artistique touche, nourrit non seulement la réflexion mais aussi les sens. Elle nous apparaît pour cela nécessaire. Lorsque l'on admire une œuvre d'art, on fait face à une étrangeté, certes hospitalière car nous sommes invités dans ce monde autre qui offre, parfois de manière diffuse, une réserve de multiples significations. Point de mainmise sur l'œuvre, d'absolus axiomes, d'évidences, de truismes, mais de belles intuitions, de l'espérance, un lieu où l'artiste s'adresse à son admirateur. L'art biblique est de cette nature ineffable. Il appelle au respect, à une éthique de l'admiration, de la lecture, de l'appropriation de l'œuvre, tout au moins lorsqu'on entreprend d'en rendre compte.

L'artiste, quel que soit son art, montre une confiance en la volonté de l'amateur à chercher, à se mettre en chemin, sans qu'il soit nécessaire de tout lui dire. L'œuvre d'art témoigne d'un désir de peu parler pour dire beaucoup. Cet inachèvement assumé du sens ne représente pas une fragilité, il s'agit au contraire d'une force inouïe. La dimension métaphorique de l'art lui permet de parler davantage que la parole. La langue artistique marque les limites de l'intellect humain lorsqu'il entreprend de tenir un discours sur Dieu en un langage étranger à celui des œuvres bibliques. S'il est utile et parfois approprié de parler de l'œuvre d'art, rien ne peut la paraphraser de manière totalement satisfaisante. L'art résiste à cette idolâtrie.

Du nouveau

Contre l'enfermement, la *nouveauté* de l'art. L'homme est cette créature dont les traits dominants le caractère ne sont pas tout tracés à la naissance. Au contraire de l'animal, il n'est pas voué à répéter ce que ses ancêtres ont réalisé. Chaque être vivant reçoit un lieu d'habitation, quand Dieu les crée, au premier chapitre de la Genèse (v. 20-25), alors que l'être humain n'est assigné à aucun lieu, mais qu'il se doit de remplir l'espace des possibles (v. 28), d'explorer le monde, de faire advenir ce qui est différent, ce qui est autre : d'autres peuples, d'autres cultures, d'autres espaces. Rien n'est plus desséchant que la rigidité de formes imposées par la rigueur de concepts immuables. La théologie est une discipline qui, depuis ses débuts, a démontré sa propension à se renouveler.

Nous sommes, nous héritiers de la Réforme, des témoins privilégiés de son aptitude à se réinventer, pour répondre à des temps de crise de sens. Il se pourrait que nous connaissions, aujourd'hui, une telle crise. Notre monde est fatigué, il se cherche un passé, faute de s'envisager un avenir et son présent le dégoûte. A bien des égards, il ressemble à la France exténuée de l'époque post romantique, saturée de révolutions et de guerres, qu'a connu Charles Baudelaire, lui qui s'écriait, à la fin du *Voyage*² (*Les Fleurs du Mal*, CXXVI) :

Ô Mort, vieux capitaine, il est temps ! levons l'ancre !
Ce pays nous ennuie, ô Mort ! Appareillons !
Si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre,
Nos cœurs que tu connais sont remplis de rayons !

Verse-nous ton poison pour qu'il nous reconforte !
Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,
Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ?
Au fond de l'Inconnu pour trouver du *nouveau* !

L'ennui émergé du sentiment d'un horizon bouché peut rendre la Mort elle-même désirable au poète désabusé, mais elle ne peut lui faire renoncer à la quête de *nouveauté*. En un temps comme le nôtre, où la *nouveauté* est diluée dans la production industrielle de produits d'utilité éphémère, indéfiniment reproductibles, nous ne manquons pas d'ennui. La théologie, justement, qui apparaît comme une « vieilleries » est peut-être la mieux à même de porter cette *nouveauté*, tout simplement parce qu'il lui faut en premier lieu se *renouveler* elle-même. Accueillir l'œuvre d'art, la laisser se déployer et, par-là, transformer l'activité théologique pourrait être cette fenêtre ouverte à la *nouveauté* véritable. Nous verrions alors le mot biblique, de nos propres yeux, se faire geste prophétique :

Je fais du nouveau,
dès maintenant cela germe ;
ne le savez-vous pas ?
Je mettrai un chemin dans le désert
et des fleuves dans la terre aride.
(Esaïe 43 : 19)

Épilogue

Parlant de Claude Debussy, Éric-Emmanuel Schmitt dit de son œuvre qu'elle « appelle le respect, l'attention, la considération, nourrissant notre fascination par sa distance, son mystère, son

² Ce poème concluait l'ensemble du recueil dans la première édition de 1861.

imprévisibilité. » Comme cela est vrai de la musique, nul concept ne peut fixer une œuvre d'art, notamment les Écritures à travers lesquelles nous réfléchissons, conduisons nos recherches, nul ne peut mettre l'œuvre à disposition. Le Dieu que nous approchons demeure insaisissable, échappe à toute définition, à tout enfermement. Il n'est pas réductible à ce dont témoignent nos Églises et nos professions de foi. Dans cette perspective, nous croyons la création artistique capable de théologie, dans sa résistance à la permanence, aux « routes tracées et connues », aux « repères évidents », dans sa promesse de toujours surprendre l'admirateur. Enseigner l'art en tant que discipline serait un bénéfice pour la théologie, invitant par-delà l'analyse des œuvres à la dégustation, à une réflexion scientifique davantage orientée vers la saveur et le témoignage d'une admiration de l'œuvre d'art. Un type de discours qui soit déjà de la pratique et non seulement une abstraction à partir de lui. Une dégustation informée.

Parler d'art peut aider l'admirateur / lecteur / croyant, à mieux saisir les limites de son appropriation et l'importance de la création artistique pour célébrer l'unicité de chaque être dans ce qu'il perçoit, comprend, accueille. L'art favorise cette réception unique. Il est pensé, conçu pour l'offrir. Il invite à rapprocher les admirateurs, lesquels ne perçoivent qu'un morceau de signification, de mystère. Ce trait prophétique se situe au fondement de notre métier et pour cela appelle des événements comme les RVPP. Non seulement pour échanger, mais aussi pour mieux être car il est inimaginable de ne pas nous rencontrer. L'art et particulièrement celui des auteurs de la Bible ne peut être qu'œcuménique, pratiqué et accueilli en tant que tel. La manière par laquelle ces derniers ont choisi de rédiger appelle à un partage de ce qui est lu, perçu et admiré. L'unicité de chacune de nos admirations est un don. Cette différenciation est créatrice de vie.

La théologie aurait non seulement intérêt à se rapprocher des arts, mais elle gagnerait en force et en profondeur à adopter une démarche plus créative et le théologien, à se faire, à sa manière, artiste. Ainsi, réfléchir théologiquement ne se bornerait plus à dresser des constats sur le donné religieux, certes essentiels et tout-à-fait légitimes, mais encore ferait advenir la *nouveauté* à laquelle aspire le cœur humain et que Dieu met sans cesse au principe de son œuvre créatrice, sans cesse renouvelée.